

## THÈSES DE PHILOGIE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

---

H. István FÁBIÁN, dans son étude d'ensemble parue ici-même, (*Des études françaises à l'Université de Budapest*, 1928 [t. 6], p. 102-103) signale que la plupart des travaux élaborés à l'Institut français de l'Université de Budapest, sous la direction du Prof. A. ECKHARDT, traitent d'un problème de littérature comparée franco-hongroise. Les études françaises en Hongrie passent maintenant par une heureuse période de renouvellement et elles apportent, nous en sommes sûrs, mainte utile contribution, sous maint aspect nouveau, à l'histoire des relations littéraires entre la France et la Hongrie. Après avoir rendu compte du 1<sup>er</sup> numéro des *Études françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged*,<sup>1</sup> dirigé par le Prof. B. Zolnai, et après avoir parlé du 1<sup>er</sup> fascicule de la *Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest*<sup>2</sup>, nous nous proposons de présenter au public ne lisant pas le hongrois les principaux résultats des dissertations universitaires hongroises dans le domaine de la philologie française.

(B).

Regina SZIRMAI. **Delphine Gay** (M<sup>me</sup> É. de Girardin), *élete és muvei* [Sa vie et son œuvre]. Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest. N° 2. Budapest, 1927. Eggenberger-féle könyvker., in-8°, 93 p.

Delphine GAY est une des figures les plus sympathiques parmi ces femmes écrivains qui ont fait une réputation mondiale à la vie de salon en France. Sous la Restauration, et même après, peu de femmes peuvent se vanter d'avoir exercé une influence comparable à la sienne, qu'elle doit à ses talents poétiques et à sa grâce, qui attirèrent dans son salon les plus grands écrivains de son temps. Et pourtant sa figure pâle est restée dans la pénombre ; la critique l'a un peu trop négligée, par rapport à son importance historique.

C'est de cet oubli que l'a tirée l'étude de M<sup>lle</sup> SZIRMAI. Pour cette

1. Faludi, André Dudith, Szeged, 1927. Voir *Revue des ét. hongr.* 1927, p. 410.

2. M. Vasshegyi, *A magyar Molière-fordítások*. Budapest, 1927. Voir *Revue des ét. hongr.* 1927, p. 416.

biographie, l'auteur a consulté intelligemment les témoignages contemporains et, ainsi, elle arrive à nous décrire une vie qui, dans ce récit, ne perd rien de son intérêt.

D'autre part, l'analyse que M<sup>lle</sup> Szirmai fait de l'œuvre de M<sup>me</sup> de Girardin montre que la classification de Sainte-Beuve (1. style régulier, classique, 2. style libre, 3. style du drame moderne) n'est juste qu'extérieurement en ce qui concerne l'œuvre de Delphine Gay et ne saurait être appliquée intégralement. C'est pourquoi l'auteur y substitue une distinction plus simple, en observant que le style de la jeune école romantique alterne avec le style mondain. Et cette distinction s'applique à tous les genres poétiques cultivés par Delphine Gay : à sa poésie de jeunesse, à *Napoline*, à ses feuilletons, à ses romans et à son théâtre. Les observations judicieuses de M<sup>lle</sup> Szirmai sur les inspirations, sur la langue, sur le style et sur la versification de l'écrivain font preuve d'un goût délicat et sûr.

Enfin M<sup>lle</sup> Szirmai essaie de donner la clef du succès de M<sup>me</sup> de Girardin auprès de ses contemporains. Elle indique la part qui revient aux charmes personnels de l'écrivain, au goût de l'époque, aux amitiés des grands écrivains et à son talent personnel. Tout en constatant que la poésie de M<sup>me</sup> de Girardin n'a d'importance qu'en tant qu'elle constitue un document sur le goût contemporain, l'auteur insiste sur la valeur littéraire, que conservent encore de nos jours ses feuilletons publiés dans le *Courrier de Paris*.

(Budapest).

MIHÁLY BARISKA.

Imre HIRSCHLER. Chanson d'Aspremont-tanulmányok [Etudes sur la Chanson d'Aspremont]. Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest. N° 3, 1927, in-8° 84 p.

Ce petit travail concerne une production peu connue, mais très discutée du moyen-âge français. Après les études de Rœpke, de Mayer, de Haase, l'auteur ne prétend pas nous présenter une monographie complète de ce poème, étant donnée la multiplicité des problèmes qui s'y rapportent. Mais ceux qu'il a envisagés sont des plus compliqués. A propos du motif de la « mission dangereuse » il s'occupe de la connexion de la *Vita Faronis* et de la *Chanson d'Aspremont*. Il n'arrive pas à un résultat nouveau, néanmoins, en contestant la thèse de M. Bédier, il parvient à ce propos à rendre quelque lustre à l'ancienne théorie relative à la

formation des légendes épiques. Il y arrive surtout grâce à l'explication habile des différences de la *Vita Faronis* et de la *Chanson d'Aspremont* (confusion possible des Saxons et des Sarrasins, influence de l'idéal chevaleresque dans la conversion tardive de Balant, influence de l'époque dans la description de la cour).

Dans l'histoire d'amour de la femme du roi Agolant, on retrouve, selon l'auteur, un motif ancien : celui de *l'enlèvement*. Après avoir suivi le développement de ce motif dans l'épopée allemande et française, il affirme, mais sans le prouver, que c'est par la tradition populaire que ce motif s'introduit dans notre chanson. Quant aux variations que ce motif subit sous la forme française, il les explique par le rôle inférieur que jouent les femmes dans l'épopée française extérieure.

L'auteur consacre des chapitres intéressants au motif oriental de *l'arbre sec*, au motif du *forgeron d'épée* qu'il qualifie de germanique, au motif du *portier farouche* et enfin au rôle des *Hongrois* dans la *Chanson d'Aspremont*. Ainsi M. HIRSCHLER réussit à indiquer les éléments dont se compose notre chanson : il y reconnaît des éléments traditionnels, courtois ; il montre la part du folklore et celle de l'individualité du jongleur.

MIHÁLY BARISKA.

(Budapest).

Mihály BARISKA. **Grof Széchenyi Istvan és a francia irodalom.** [Comte Etienne Széchenyi et la littérature française]. Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest, n° 4. Budapest, 1928. 8°, 93 p.

Cette étude cherche à déterminer la part qu'il faut faire à la pensée française dans l'œuvre du C<sup>te</sup> SZÉCHENYI, le créateur de la Hongrie moderne. En effet, l'auteur démontre que le C<sup>te</sup> Széchenyi a une lecture très étendue et une connaissance approfondie de la littérature française. Un de ses livres de chevet est Montaigne ; il puise dans les *Essais* des principes d'éducation et de philosophie, des réflexions morales et psychologiques qu'il rapporte à son propre caractère. Cette sympathie s'explique peut-être à la fois par la diversité de caractère des deux penseurs et par leur goût commun pour l'analyse de soi-même. Le but : le perfectionnement de soi-même et la réalisation de l'idéal pédagogique est identique chez Széchenyi et Montaigne. Parmi les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle trois écrivains ont exercé une influence considérable sur Széche-

nyi : Montesquieu, Voltaire et J.-J. Rousseau. Il étudie soigneusement les idées politiques et économiques exposées dans l'*Esprit des Lois* ; Montesquieu, à côté des Anglais Smith et Bentham, est un de ses inspireurs politiques. Il s'intéresse aux fameux principes de Montesquieu qu'il trouve formulés non seulement dans l'*Esprit des Lois*, mais aussi chez d'autres écrivains qui imitent Montesquieu — il s'attache aussi à cet écrivain en raison de sa philosophie de l'histoire analogue à la sienne. Quant à Voltaire, il l'estime surtout pour ses idées sur la *tolérance* et pour le charme irrésistible de son style. Enfin M. Bariska montre ce que Széchenyi doit à la pensée de Rousseau. On retrouve chez le jeune comte des échos du *Contrat social* : « Plus les hommes se connaîtront, écrit Széchenyi, plus ils seront convaincus de trouver la félicité et le salut suprêmes, et de les posséder avec certitude en sacrifiant une partie de la liberté naturelle à la liberté sociale. C'est ainsi que naissent des sociétés et des Etats. » En faisant, d'après Rousseau, de l'obligation individuelle la base de l'association, il fait sortir la liberté civile de cette obligation : « ...un sacrifice consenti pour le salut public ne nous rend point esclaves. Le charme de la liberté sociale n'est pas diminué par ce sacrifice, mais par la manière de le faire. La liberté s'accorde bien avec l'obligation individuelle et si l'on n'avait pas cette faculté de se contraindre soi-même, elle s'anéantirait puisqu'il est de la nature de cette liberté de ne se détruire que par la force d'une volonté étrangère. » (*Hitel*).

D'autre part, M. Bariska montre le rôle des écrivains français dans la formation de Széchenyi écrivain. En défendant un de ses ouvrages (*Hitel*), il imite les procédés dialectiques de la *Défense de l'Esprit des Lois* ; quant à l'ironie de Voltaire, elle se fait sentir dans quelques-unes de ses œuvres satiriques (*Blick, Nagy Magyar Szatira*). Enfin, tout jeune, se souvenant de Rousseau, il projetait d'écrire l'histoire de son amour pour épancher sa mélancolie dans un roman du genre de la *Nouvelle Héloïse*. Chez M<sup>me</sup> de Staël, Széchenyi a trouvé l'idée du *nationalisme* et celle de la *perfectibilité*. Notions très importantes dans la pensée du grand Hongrois. L'empreinte de M<sup>me</sup> de Staël, à côté de celle de Rousseau et de Montesquieu est très sensible dans l'œuvre de Széchenyi. Outre les ouvrages de ces quatre écrivains, Széchenyi lit une grande quantité d'autres œuvres françaises et surtout des mémoires historico-politiques et des études d'ordre économique. Il étudie de préférence l'histoire de son temps. Il s'intéresse à l'histoire de la Révolution et à celle de Napoléon. Il lit Louis Blanc, Bucher, Thiers, Dulaure, Lamartine ; il hérise l'*Histoire des Girondins* de

notes marginales qui révèlent qu'il rapportait à son pays les événements dont il lisait le récit. Il est à remarquer que Széchenyi lit tous ces livres avec des « yeux hongrois », il est conduit toujours par les vues de l'homme politique ; il cherche des analogies entre les constitutions de l'Étranger et les phénomènes de la vie politique hongroise, il veut toujours en tirer des conclusions utiles à son propre pays. — M. Bariska consacre un chapitre spécial aux voyages de Széchenyi en France, d'où celui-ci rapporte certaines innovations concernant l'industrie et l'agronomie ; il consacre également un chapitre à l'influence de la Révolution sur Széchenyi.

Les recherches de M. Bariska aideront beaucoup l'historien à apprécier l'œuvre de Széchenyi.

BÉLA HENCZE.

(Budapest).

**MARITSCHNIGNÉ JANKOVICS KORNÉLIA. Marcelle Tinayre. Tanulmány az irónorol és muveirol.** [Etude sur la romancière et ses œuvres]. Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest, n° 5 Budapest, 1928, 8°, 76 p.

M<sup>me</sup> Marcelle TINAYRE nous intéresse à un double point de vue : elle est d'abord l'écrivain que tout le monde connaît, mais elle est aussi une amie de la littérature hongroise dont elle a traduit plusieurs œuvres. Or, la biographie de E. Martin-Mamy (1909), et quelques articles de revue voilà tout ce qui, jusqu'à présent, a été écrit sur elle. M<sup>me</sup> MARITSCHNIG-JANKOVICS s'est proposé de combler cette lacune après des recherches méthodiques. Elle établit que les romans de M<sup>me</sup> Tinayre peuvent se ranger dans trois catégories : *romans à thèse*, *romans d'analyse* et, enfin, des *romans artistiques*. Dans ces derniers la poésie, l'harmonie du décor, l'expression libre des émotions et de la fantaisie, tel est le seul but de l'auteur. Certes, cette classification vaut ce que vaut toute classification ; les limites en sont assez flottantes. Le trait dominant de M<sup>me</sup> Tinayre est, selon l'auteur, une certaine virilité dans le caractère. Cette virilité — qui la distingue tant des autres femmes écrivains — apparaît dans l'objectivité qui caractérise ses personnages et même, — don rare chez une femme écrivain, — dans la composition de ses romans. Son enthousiasme pour l'idéal classique et l'étude soignée de maîtres réalistes, Balzac et Flaubert, ont développé en elle ce sens de l'objectivité. — Puis,

M<sup>me</sup> M.-Jankovics examine les influences diverses qu'a subies M<sup>me</sup> Tinayre. M<sup>me</sup> Tinayre est redevable envers tous les grands maîtres du roman moderne, depuis Balzac ; le style plastique et sensuel des écrivains hellénistes, l'exactitude nuancée des naturalistes, et même l'impressionisme ont marqué son talent. Tout en reconnaissant l'exactitude de ces remarques nous aurions à reprocher à M<sup>me</sup> M.-Jankovics un peu de précipitation dans la détermination de ces *influences*, parmi lesquelles celle d'Anatole France paraît être la plus forte.

On peut considérer comme une marque du goût sensible et de l'intelligence souple de M<sup>me</sup> Tinayre ses traductions hongroises auxquelles M<sup>me</sup> M.-Jankovics consacre un chapitre de sa petite thèse. Il s'agit ici de deux œuvres de M<sup>me</sup> Cécile TORMAY, la distinguée romancière hongroise : *Au pays des pierres* et *Le livre proscrit*. C'est par Gabriel d'Annunzio, traducteur d'une nouvelle de M<sup>me</sup> Tormay que M<sup>me</sup> Tinayre a connu les œuvres de la romancière hongroise. Elle s'est mise alors à traduire le roman *Au pays des pierres* qui l'enthousiasma. Après avoir fait connaissance avec son admiratrice lointaine, M<sup>me</sup> Tormay à son tour sollicita une traduction de M<sup>me</sup> Tinayre, en lui envoyant son journal tenu pendant la révolution rouge : *Le livre proscrit*. La traduction est faite comme la première, en collaboration avec un interprète sachant le hongrois. M<sup>me</sup> M.-Jankovics fait une rapide analyse de ces deux traductions dans lesquelles on retrouve, avec la chaude sympathie de M<sup>me</sup> Tinayre pour sa collègue hongroise, les qualités d'esprit que nous révèlent ses œuvres originales.

BÉLA HENCZE.

(Budapest)

---

**Correspondance générale de J.-J. Rousseau.** Collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Th. DUFOUR, archiviste-paléographe, ancien directeur des Archives et de la Bibliothèque publique de Genève, et publiée par P.-P. PLAN. T. I-X. Paris, A. Colin, 1924-1928 in-8°.

La *Correspondance Générale* de ROUSSEAU qui est en cours de publication depuis mai 1924, est sans doute une des entreprises les plus considérables intéressant l'histoire de la littérature française de ces dix dernières années. Elle est l'œuvre de deux érudits distingués : feu Th. DUFOUR, archiviste genevois qui a recueilli pendant près de soixante ans les matériaux de cette édition, réalisée, après sa mort, survenue en 1922, par M. Pierre-Paul Plan, homme

de lettres. La *Correspondance Générale* contient deux mille lettres, en plus des *Œuvres Complètes* de J.-J. Rousseau, éditées par la Maison Hachette, sans compter plus d'un millier de lettres des correspondants de Rousseau, négligées jusqu'à présent par les éditeurs. Ces deux mille lettres étaient en partie inédites, en partie dispersées dans des périodiques ou des monographies le plus souvent inaccessibles. Les éditeurs ont pris soin de donner une édition critique : ils remontent toujours aux originaux et corrigent le texte souvent mutilé par les précédents éditeurs. Ainsi chaque volume apporte une cinquantaine de lettres inédites et autant qui étaient jusqu'ici inaccessibles ; et, en outre, dans l'appendice, plusieurs documents importants pour la biographie de Rousseau. Les éditeurs observent dans la publication des lettres l'ordre chronologique en les faisant suivre immédiatement par leurs réponses respectives.

Il serait superflu d'insister sur la valeur historique d'une pareille édition. Elle confirme par exemple les résultats des recherches de M<sup>me</sup> Frédérique MACDONALD qui a établi qu'après la rupture de Rousseau avec ses amis, Grimm et Diderot ont inséré dans les *Mémoires* de M<sup>me</sup> d'Épinay des passages qui ont jeté une ombre sur le caractère de Jean-Jacques. Aujourd'hui nous pouvons établir avec certitude que Grimm et Diderot ont falsifié le texte de Rousseau et que les *Mémoires* contiennent des lettres fabriquées longtemps après les événements auxquels elles ont trait. L'importance capitale de cette édition est de fournir une solide charpente à la biographie de Rousseau, qui a manqué jusqu'à présent de solidité malgré les nombreuses recherches érudites effectuées jusqu'à ce jour.

En glanant dans ces volumes, nous rencontrons plus d'une fois des allusions aux événements de Hongrie. Ainsi nous lisons dans une lettre de Rousseau t. 1<sup>er</sup> :

« Vous savez sans doute que les affaires vont très mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M<sup>r</sup> Bouvier le fils y a été tué » (Note de l'éditeur : « Allusion à la bataille de Grotzka <sup>1</sup> gagnée le 23 juillet 1739 par les Turcs sur les Autrichiens (en Serbie) où le régiment de Savoie, saisi d'une terreur panique, fit volte-face et, poursuivi par une troupe des Turcs, porta le désordre dans les rangs de la cavalerie ». p. 121). En 1742, dans son *Épître à Parisot*, il parle de la vaillance terrible des hussards hongrois (« ... dont la griffe terrible... est plus crainte cent fois que le hussard cruel au pauvre Bavaois »), et nous savons que la victoire des hussards hongrois, remportée sur les armées françaises, lui donna l'idée d'écrire sa comédie : *Les prisonniers*

<sup>1</sup> Krocza, selon les historiens hongrois.

*de guerre* (1743). — Ribotte lui écrit le 30 sept. 1761 (t. VI) : « Le roi de Prusse, qui est un si grand homme en tout, pourrait faire parler de nous [les protestants français opprimés] ; l'on assure qu'il le fit à la reine de Hongrie pour les protestants qu'elle a dans la Hongrie » (p. 258).

Dans une lettre à Coindet (VI, 5) nous rencontrons pour la première fois une allusion au premier chapelain de l'ambassadeur de Hollande à Paris, Du VOÏSIN, dont Rousseau a oublié le nom, mais à qui il adresse un exemplaire de sa *Nouvelle Héloïse*. Rousseau ne se rappelle pas son nom, mais il veut lui envoyer son livre, car lui aussi a reçu de lui un ouvrage. Or c'est Du Voisin qui plus tard mit en relation le comte hongrois Joseph TELEKI avec Jean-Jacques et il alla même lui rendre visite à Montmorency en compagnie de celui-ci<sup>1</sup>. Ce livre dont Rousseau parle dans sa lettre, ne serait-il pas précisément l'ouvrage du comte Teleki : *L'essai sur la faiblesse des esprits-forts* (première édition : Leyde, 1760)<sup>2</sup> dont nous savons que l'auteur l'a envoyé à Rousseau ?

Mais la plus riche moisson pour le chercheur hongrois devrait se trouver dans les tomes IX et X de la *Correspondance Générale* ; en effet, ces volumes embrassent la période des relations de Rousseau avec le Hongrois SAUTTERSHEIM.

Cependant, nous sommes désolés de voir que M. P.-P. PLAN ignore absolument tout des recherches qui ont été faites sur cet énigmatique personnage. Il ignore sa patrie, sa famille, sa profession, les dates de sa naissance et de sa mort et jusqu'à son vrai nom. Dans la première lettre où il est mentionné (IX, 137) Rousseau demande des informations à Usteri sur SAUTTERN [sic]. Or, les éditeurs, qui d'habitude ne sont pas avares de commentaires, se taisent sur les circonstances de son arrivée à Môtiers, et, dans l'index des noms propres, nous trouvons cette simple indication, qui ne nous apprend rien : SAUTTERN (baron de). Ainsi, lors de l'édition de ce volume, les éditeurs ignoraient encore qu'il ne s'appelait pas « Sauttern » et qu'il n'était pas baron et c'est seulement dans l'index du tome X que nous apprenons qu'il s'appelle SAUTTERSHEIM ; mais on lui laisse encore le titre de baron.

T. IX p. 252 Usteri répond à J.-J. et lui promet de prendre des informations sur S. ; p. 257, il fournit des renseignements assez détaillés ; p. 260 c'est le Maréchal Keith qui parle de lui, — alors seulement les éditeurs songent à donner quelques renseignements

1. Cf. *Revue des Ét. hongr.* 1. [1923] 188.

2. Cf. *Egyet. Phil. Közlemény* 1917, 658 et Baranyai Z. *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*, Budapest. 1920, p. 117.



sur la personne de Sauttern, en citant la note suivante de Streckeisen-Moultou : « Milord Maréchal veut parler ici du nommé Sauttersheim (ou Sauttern), *aventurier allemand* qui vint s'établir auprès de Rousseau. » La note de Streckeisen-Moultou, écrite il y a 64 ans, était déjà alors inexacte, mais aujourd'hui, après que j'ai découvert l'état civil de Sauttersheim et indiqué les phases principales de sa vie (*Rousseau és Sauttersheim*. Budapest. 1913) il est démontré qu'elle était absolument fautive. Sauttersheim n'était ni Allemand, ni aventurier ; il était le fils du bourgmestre de Bude, capitale de la Hongrie ; s'appelait Ignace SAUTTERMEISTER DE SAUTTERSHEIM et il ne mérite sans doute guère le qualificatif d'aventurier, n'ayant causé aucun préjudice matériel à personne, du moins dans son pays d'adoption.

Il était pauvre ; il avait mené jusqu'à son arrivée en Suisse une vie de débauche, mais il confessa ses péchés à Jean-Jacques et s'efforça d'avoir une conduite irréprochable, converti par les vertus du grand philosophe. A cause de ses dettes, il avait dû s'enfuir de Presbourg où il était secrétaire adjoint à la Chambre aulique. Il accourt en mars 1763, à Môtiers afin de réformer son cœur et son esprit au contact de Rousseau. D'abord, il s'embrouille dans des mensonges, mais finalement, dans une lettre datée du 11 mai 1764, écrite de Paris, il avoua sa faute et, depuis ce moment, il se montre un disciple digne de son maître.

Tous ces faits pouvaient être connus des éditeurs de la *Correspondance Générale*, mais ils ont oublié de se référer aux lettres de Sauttersheim, qu'ils ont pourtant entre leurs mains et de plus, ils paraissent ignorer non seulement mes études sur Sauttersheim, parues en langue hongroise, mais encore le compte-rendu que M. Eugène RITTER en a donné dans les *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau* (X, 236-237), et où il a relaté les principales données de la vie de Sauttersheim.

Mais si les éditeurs sont insuffisamment informés sur la personne de Sauttersheim, leur publication est-elle, du moins, complète sous ce rapport ? Hélas, non. Nous sommes navrés de devoir constater qu'ils ont omis toute une série de lettres à Rousseau où il est question de Sauttersheim :

1° La lettre adressée le 9 avril 1763 par F. H. d'IVERNOIS, négociant de Genève, à son cousin, C. G. d'Ivernois, procureur général de Neuchâtel et où le premier avertit le second qu'on a quelque raison de soupçonner que ce Hongrois est au service de la France et qu'il est là pour tendre quelque piège à Rousseau ; « informés-le de ceci afin qu'il se conduise en conséquence ». — 2° La lettre de C. G. d'Ivernois, adressée le 12 avril 1763 à Rousseau, par laquelle

il lui communique la lettre de son parent de Genève « bien que j'aie lieu de présumer que ses soupçons sont très mal fondés etc. » C'est après ces deux lettres que Rousseau a été pris d'un soupçon et a envoyé, le 16 avril, aussitôt après les avoir reçues, une missive à Usteri où il le prie de bien vouloir prendre des informations sur le baron de Sauttern : mais cette lettre, sans les deux précédentes, est tout à fait inintelligible. — 3° La lettre adressée le 17 mai 1763 par le maréchal de Luxembourg à Rousseau dans laquelle le maréchal, en réponse à sa lettre du 23 avril, le tranquillise sur l'inquiétude qu'il a au sujet de Sauttern. — 4. La lettre latine de Sauttersheim, écrite le 30 juin ou le 1<sup>er</sup> juillet à Rousseau. — 5° La lettre latine de Sauttern, écrite le 5 juillet de Neuchâtel à R. où il l'informe de son arrivée à Neuchâtel et de son dessein de continuer le lendemain son voyage. — 6° La lettre latine de Sauttersheim écrite le 10 juillet de Bâle à Rousseau, où il lui parle du tremblement de terre qui a éprouvé la Hongrie et détruit la ville de Komárom : « calamus manu mihi excidit ob nuntium, quod hoc momento percipio, Urbs Commaromium dicta, 10 milliaribus Buda distans, per terrae motum in Danubio sepulta est etc. » -- 7° La lettre latine de Sauttersheim, écrite, le 14 juillet, de Strasbourg à Rousseau.

Ce n'est qu'à propos de la lettre adressée le 18 juillet par Usteri à R. que M. Plan a trouvé bon d'insérer une note où il fait mention de l'arrivée de Sauttersheim à Môtiers et de son départ de cette ville.

Parmi les lettres publiées dans le tome X, il en est une qui mérite toute notre attention.

Dans la lettre, adressée le 18 août 1763 par Rousseau à Roguin, nous lisons : « L'infamie qu'on a faite ici au Baron de Sauttern après son départ a fait tant de bruit ; la servante osait se dire grosse de lui. M. de Montmollin est venu à bout de lui faire avouer la calomnie qu'on lui avait dictée. J'en suis d'une joye que je ne puis vous exprimer et j'en ai à Montmollin une obligation que je n'oublierai jamais. Personne n'a cru ici cette ridicule accusation et tous les honnêtes gens en étaient indignés ; mais la canaille la débitait sans la croire, et il ne tenoit pas à elle d'en faire rejaillir le déshonneur jusque sur moi, qui ai vécu en grande intimité avec le Baron, et qui m'en fais honneur ; puisqu'on ne verra sûrement jamais un Militaire de son âge plus sensé, plus décent, plus honnête, plus modeste même, et des mœurs plus pures. Sans compter une propreté sur sa personne qui lui donnait un dégoût mortel pour tout ce qui n'était pas aussi propre que lui. C'est pourtant un tel homme qu'on accusait d'avoir donné la préférence à la plus infecte, à la plus puante charogne » (p. 83-84).

Cette lettre est une apologie de Sauttersheim, digne du bon cœur de Rousseau et qui réfute à jamais la calomnie dont les habitants de Môtiers ont accablé Sauttersheim.

Ici une petite difficulté surgit : d'après cette dernière lettre, Montmollin a fait avouer à la servante « la calomnie qu'on lui avait dictée », ce qui voudrait dire que Sauttersheim fut reconnu innocent dans cette affaire ridicule et odieuse. Mais le Rousseau des *Confessions* semble ignorer que son ami ait été disculpé, car il prétend qu'après s'être efforcé inutilement de faire arrêter cette femme éhontée, il rappela Sauttersheim par lettre afin de venir confondre cette coquine... « Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur et fit en sorte d'assoupir l'affaire... » (*Œuvres compl.* IX, 53). M. P.-P. Plan a-t-il remarqué cette divergence dans les deux récits de Rousseau ? en tous cas il oublie de la signaler. A notre avis la version de la lettre mérite plus de crédit ; nous savons, en effet, que l'auteur des *Confessions* a été plusieurs fois trahi par sa mémoire<sup>1</sup>.

L'auteur de ces lignes n'a examiné l'édition de la *Correspondance* que par rapport à ce petit détail : il a constaté de l'inexactitude et de la négligence là où il s'attendait à trouver des informations sûres et définitives. Doit-on en tirer une conclusion qui s'applique à l'ouvrage tout entier ?

1. Remarquons encore que l'Index des noms propres nous paraît peu digne de confiance. On nous indique deux fois la p. 345 (aux noms Nadasdy et Sauttersheim) au lieu de 344 ; par contre les pages 11 et 110 où le baron est nommé, ne sont pas mentionnées dans l'index.

2. Pendant l'impression de ce compte-rendu paraît le tome XI de la *Correspondance Générale* qui montre les mêmes défauts que les volumes précédents. Les éditeurs s'abstiennent toujours de corriger la note erronée du t. IX sur SAUTTERSHEIM encore que les lettres publiées dans ce volume parlent plus explicitement de « Baron Hongrois », de « Hongrois » et même de « fils d'un Bourgmaistre de Bude ». Et toujours les mêmes omissions singulières. Il manque en effet : 1° la lettre latine de Sauttersheim à Rousseau (11 mai 1764, Paris) où il lui raconte en détail sa vie orageuse ; 2° la lettre de Dauby à Rousseau (15 mai, Neuchâtel) où il lui fournit des informations sur son ami hongrois ; 3° la lettre latine de Sauttersheim à Rousseau (18 juin, Paris) où il lui parle de son ami hongrois, Kempelen ; 4° la courte lettre latine de Sauttersheim à Rousseau (3 juillet, Paris) ; 5° la lettre de Dauby à Rousseau (12 juillet, Neuchâtel) où il lui parle de l'envoi d'une caisse laissée par le Hongrois à Môtiers ; 6° la première lettre française de Sauttersheim à Rousseau (11 août, Besançon) où il le met au courant de son arrivée à Besançon.

La publication de P.-P. Plan mérite-t-elle le titre de *Correspondance Générale* ?

FERENC ECKHART. **Introduction à l'Histoire Hongroise.** Avec un avant-propos de M. Louis HALPHEN. Paris, H. Champion, 1928, in-8°. 179 p., 4 cartes historiques. Bibliothèque d'Etudes hongroises. I.

Le premier volume de notre collection de livres, inaugurée sous les auspices de la *Revue des études hongroises*, a paru au cours du mois de juillet 1928. Un certain nombre d'exemplaires contenait un « Vient de paraître » que nous reproduisons ci-après parce qu'il apporte quelques renseignements sur l'auteur, et nomme les personnes qui ont bien voulu prêter leur concours à l'éditeur de la collection :

Ce volume inaugure une collection nouvelle dont la nécessité s'imposait. La *Bibliothèque d'Etudes hongroises* compte publier en langue française une ample série d'ouvrages relatifs à l'histoire de Hongrie dans ses manifestations les plus variées. Histoire politique, sociale, économique, intellectuelle et artistique, questions de linguistique, d'ethnographie historique, d'archéologie, de géographie humaine et historique y seront tour à tour abordées par les savants de Hongrie ou de France les plus compétents, les plus honorablement connus dans les milieux scientifiques.

L'auteur du volume que voici, M. FERENC ECKHART, l'un des meilleurs érudits de la jeune école historique hongroise, membre correspondant de l'Académie hongroise, est directeur de l'« Institut historique hongrois » de Vienne. Créé par le comte KLEBELSBERG, ministre des Cultes et de l'Instruction publique de Hongrie, lui-même historien distingué, cet Institut a réalisé une intelligente coopération entre les milieux scientifiques autrichiens et hongrois. M. Eckhart était surtout connu jusqu'ici par des travaux sur l'histoire du droit, des institutions (« Die glaubwürdigen Orte [*loca credibilia*] in Ungarn ». Innsbruck, 1914) et des conditions économiques de la Hongrie au moyen-âge, mais on lui doit aussi un beau volume en langue hongroise sur *La politique économique de la Cour de Vienne au temps de Marie-Thérèse* (1922). A la lecture de son nouveau livre on voit aisément combien une compétence aussi variée a été précieuse à l'intelligence générale de l'évolution du peuple hongrois.

La traduction française a été assurée par M. Henri ANCEL, dont le travail a été revu en partie par M. Henri TRONCHON, professeur à l'Université de Strasbourg, ainsi que par M. Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, qui a bien voulu présenter l'œuvre au public. L'Index a été préparé par M<sup>lle</sup> FOCK et M. DEZSÉNYI, étudiants hongrois à l'Université de Genève. On ne saurait trop les remercier tous du service qu'ils ont ainsi rendu à la science historique.

La lecture d'un livre dû à tant de concours précieux est chaleureusement recommandée à tous ceux que préoccupent aujourd'hui à juste titre les graves problèmes politiques de l'Europe centrale et orientale. Comme l'observe M. Louis HALPHEN dans son *Avant-propos*, on trouvera ici « dissociés et analysés d'une façon objective » quelques-uns des éléments qui y sont impliqués. Ainsi, une fois de plus, la science aura servi « la cause de la saine politique, qui aborde l'examen des problèmes

actuels dans un esprit libre de préjugés, mais solidement prémuni par l'histoire contre les entraînements de la logique abstraite ».

*Prochains volumes à paraître :*

- N° 2. — Henri TRONCHON, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. *Un Voltairien de Hongrie : Comte Jean FEKETE DE GALANTHA, Œuvres Posthumes*, inédites, texte français publié avec Introduction et Commentaire. Un vol. in-8°.
- N° 3. — János MELICH, professeur à l'Université de Budapest : *La Hongrie avant l'occupation par les Hongrois*. Un vol. in-8°.
- N° 4. — Comte Paul TELEKI, professeur à l'Université de Budapest : *Géographie de la Hongrie*. Un vol. in-8°.

Il est inutile de parler aux lecteurs de notre *Revue* du livre de M. ECKHART : ils en ont eu la primeur (5<sup>e</sup> année, 1927, pp. 5-65 et 242-323). Mais au corps même du texte, paru dans la *Revue*, on a ajouté, dans l'ouvrage, six appendices (I. Les principaux événements de l'histoire hongroise suivant l'ordre chronologique ; II. Les rois de la Hongrie ; III. Généalogie de la maison Árpád ; IV. G. des Anjou et de leurs successeurs ; V. G. des Jagellons ; VI. G. de la maison de Habsbourg et de Habsbourg-Lorraine). — Un *Index* très soigné clôt le volume qui est enrichi par quatre cartes historiques : 1. La Hongrie aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles ; 2. Au XIV<sup>e</sup> siècle ; 3. Au temps du Prince Gábor Bethlen ; 4. Après la paix de Trianon.

A défaut de compte-rendu, nous voudrions mettre sous les yeux des lecteurs de cette revue les premières analyses parues jusqu'à la fin de l'année 1928 sur le livre de M. Eckhart. Nous nous plaignons à commencer cette énumération par les quelques lignes élogieuses que l'éminent historien roumain Nicolas IORGA a bien voulu consacrer dans sa *Revue Historique du Sud-Est Européen* (avril-juin 1928, p. 172), à cet ouvrage lorsqu'il l'a lu dans la *Revue* :

M. Ferenc ECKHART donne des vues générales du plus haut intérêt sous le titre *Introduction à l'histoire hongroise* [= de la Hongrie]. Chaque paragraphe est accompagné d'une riche bibliographie critique. C'est un travail de tout premier ordre qui témoigne d'un grand et très remarquable effort d'objectivité dans l'étude des questions irritantes. On n'avait donné jusqu'ici rien d'aussi « occidental » sur le développement d'une forte et noble race<sup>1</sup>.

M. Louis VILLAT, professeur à l'Université de Besançon, parle, dans un article paru dans le *Journal des Débats* (30 août) sous le titre « Le lien intellectuel franco-hongrois », entre autre, de la

1. Nous devons à la vérité de constater que dans un compte-rendu plus récent (*ibid.*, n° 10-12, v) le distingué historien roumain est moins élogieux à l'égard du même ouvrage, paru en forme de livre ; il dit encore néanmoins que c'est un « excellent ouvrage de synthèse, tout à fait au courant et beaucoup plus impartial que tout ce qui a été donné jusqu'ici par l'école historique hongroise. »

*Bibliothèque d'études hongroises* et de son premier volume. Il dit notamment :

Depuis 1923, grâce à l'active impulsion de MM. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged, et Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest, la *Revue des Etudes hongroises* donne quatre fois par an, en langue française, un important fascicule où des articles originaux alternent avec les chroniques bibliographiques. Le public cultivé est désormais tenu au courant des principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, et une part prépondérante y est faite à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie. Mais cela même n'a pas semblé suffisant, et voici que la « Bibliothèque d'Etudes hongroises » se propose de publier en langue française une ample série d'ouvrages consacrés à l'histoire de la Hongrie dans ses manifestations les plus variées. Histoire politique, sociale, économique, intellectuelle et artistique, questions de linguistique, d'ethnographie historique, d'archéologie, de géographie humaine et historique y seront tour à tour abordées par les savants de Hongrie et de France les plus compétents.

Le premier volume a été confié à M. François ECKHART, l'un des meilleurs érudits de la jeune école historique hongroise, membre correspondant de l'Académie hongroise, directeur de l'« Institut historique hongrois » de Vienne. Il avait déjà publié d'importantes études sur le droit et les institutions économiques et sociales de la Hongrie au Moyen-âge et à l'époque de Marie-Thérèse. Dans cette « Introduction à l'histoire hongroise », il résume en 150 pages toute l'histoire de son pays depuis le temps de l'organisation en tribus et de la royauté patrimoniale jusqu'au dualisme et au traité de Trianon. Et c'est la première fois, depuis le livre, déjà ancien, d'Edouard SAYOUS (1876), que nous pouvons disposer d'un guide averti, capable d'orienter les chercheurs et les profanes à travers le dédale de l'histoire hongroise. M. Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, signale, dans un avant-propos bref de mots et riche d'idées, les mérites de ce livre qui rendra tant de services. Il note aussi, dans sa sincérité, quelques points sur lesquels il peut se trouver en désaccord avec M. ECKHART : c'est ainsi que, pour résoudre le problème des origines hongroises, il attache une importance particulière aux grands mouvements ethniques dont l'Asie centrale et occidentale fut le théâtre du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècles : il a également une opinion différente sur la façon dont se sont établis sur le sol de la Hongrie les peuples « allogènes » tels que les Serbes et des Roumains. Peu importe, puisque ceci est un livre de bonne foi et de saine méthode : l'auteur nous présente pour chaque problème la solution qu'il estime la plus exacte, et chacun des neuf chapitres de cette histoire est suivi d'une bibliographie critique qui permettra d'apprécier l'importance et la rigueur des recherches poursuivies. Tous ceux que préoccupent les graves problèmes politiques de l'Europe centrale et orientale accueilleront avec faveur un livre où se trouvent « dissociés et analysés d'une façon objective » quelques-uns des éléments que ces problèmes impliquent. Complété par 6 appendices, 4 cartes et un index, il inaugure brillamment et utilement une collection dont le besoin était manifeste et où paraîtront bientôt de nouvelles études : sur « Un Voltairien de Hongrie » (le comte Jean Fekete) ; sur « la Hongrie avant

l'occupation par les Hongrois » : sur « la géographie de la Hongrie », etc.

Nous extrayons du compte-rendu du *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* (juillet-sept. 1928, p. 326) ces quelques lignes :

M. Halphen dit avec raison que la présente *Introduction* est en réalité une vraie Histoire... La première date mentionnée étant 892 et la dernière page concernant l'état de choses qui a suivi le traité de Trianon (1920), on voit donc que c'est un tour de force de parcourir en 180 pages dix siècles... Souhaitons que M. Imre RÉVÉSZ, M. Lajos RÁCZ ou quelque autre collaborateur de la savante *Revue des études hongroises* consacre un volume spécial au protestantisme dans la *Bibliothèque d'études hongroises*. que M. F. Eckhart vient d'inaugurer de façon magistrale.

Dans la *Revue de Paris*, M. A. ALBERT-PETIT, le distingué chroniqueur historique de cette périodique, consacre les trois premières pages de son article du 15 août (pp. 945-948). Après avoir dit quelques mots sur l'historiographie hongroise (d'ailleurs pas tout à fait exempts d'erreur ; par exemple il n'est pas exact qu'« il n'y a guère qu'un demi-siècle que les études sur la Hongrie, en Hongrie même, ont pris une vigueur scientifique ») l'excellent historien continue comme suit :

La guerre ayant rompu les relations intellectuelles, intimes et traditionnelles, entre la France et la Hongrie, la nécessité de les rétablir, particulièrement sur le terrain historique, amena dès 1923 la création d'une *Revue des Études hongroises*, destinée à rendre accessibles aux lecteurs de langue française les travaux de l'érudition autochtone. A cette revue se rattache une organisation encore plus récente, la « Bibliothèque d'Études hongroises » qui vient de publier le premier volume d'une collection dont le besoin se fait sûrement sentir.

Il porte un titre modeste. *Introduction à l'Histoire hongroise* (Champion) et est de M. FERENC ECKHART. Ce n'est ni un manuel ni un précis. Ses dimensions ne lui permettent pas d'autre part d'être un exposé complet, et encore moins détaillé, de l'histoire de Hongrie. C'est un guide à travers un labyrinthe qui ne nous est pas familier, une table d'orientation comme on en met en montagne pour signaler les principaux massifs. Les problèmes sont indiqués, les solutions provisoires ou définitives qui leur ont été données sont soumises à notre examen. Le terrain est défriché pour construire et même les linéaments des constructions futures se laissent souvent deviner. Très nourries, ces pages sont instructives pour les profanes, suggestives pour les spécialistes.

On ne résume pas un pareil résumé dont chaque chapitre pose plusieurs points d'interrogation.

Après avoir finement analysé quelques problèmes qu'a soulevés en lui la lecture de ce livre, notamment la question de l'origine ethnique des Hongrois, les raisons de leur migration vers l'Occident, leur fixation définitive en Europe centrale, leur rattachement

à la chrétienté d'Occident, il clôt son intéressant compte-rendu par ces quelques réserves :

La population de la future Roumanie n'a pas perdu sa marque latine pour être devenue orthodoxe. Nous ne parlons pas des Grecs parce que l'Église d'Orient, étant l'Église grecque, favorisait le maintien de la grécité. Il est probable que sur ce point, comme sur quelques autres, le jugement de l'historien a été influencé par l'instinct national. Les Hongrois ont le sentiment qu'ils sont supérieurs en civilisation à leurs voisins orientaux précisément parce qu'ils sont eux mêmes des occidentaux. Ils attachent pour cette raison un prix très particulier à ce fait qu'ils appartiennent à la communion des catholiques romains. Ils en tirent argument pour défendre pied à pied les droits des minorités hongroises que la dernière guerre a placées sous une domination étrangère. En termes mesurés, mais catégoriques, M. Eckhart traite de haut « les pays environnants auxquels la volonté des vainqueurs a incorporé une bonne partie de la population hongroise, sans considérer qu'elle soumettait un peuple de culture supérieure et de culture occidentale à des États de traditions diverses pour la plupart ».

Evidemment nous ne sommes plus là sur le terrain purement historique. L'histoire contemporaine n'est jamais tout à fait de l'histoire quand elle est envisagée, même en toute conscience, du point de vue national. Mais peu importe ce que pense en ce cas l'auteur s'il nous met loyalement en état de penser par nous-mêmes. Les histoires nationales ne sont que des tranches de l'histoire universelle, mais, comme elles ne sont pas écrites par des êtres abstraits, on ne peut leur demander la froideur d'une « tranche napolitaine ».

Dans le *Petit Parisien* M. Henri JAGOT consacre (9 août 1928) un « billet du lecteur » au premier volume de la « Bibliothèque d'études hongroises ». Après avoir fait connaître le but de cette collection, il est d'avis qu'« il convenait que le public de langue française fût initié au passé de ce pays, initiation sans laquelle on ne saurait avoir une complète compréhension des temps actuels. C'est donc une sorte de préface. Elle était indispensable, mais il eût été difficile d'en trouver une meilleure ». M. Jagot cite quelques passages de la préface due à M. Halphen et il poursuit : « Or, si l'on a dit de nous autres Français, ce qui, dans une certaine mesure, est certainement exagéré, que nous sommes des gens qui ne connaissent pas la géographie, il est peut-être vrai que nous ignorons assez souvent l'histoire des autres nations. Quoi de plus nécessaire qu'un pareil ouvrage ? » — « C'est une histoire très curieuse, très mouvementée, très dramatique, que celle de la Hongrie. De grands faits généraux se sont accomplis chez elle ou autour d'elle. Aujourd'hui même, elle tient une large place dans les préoccupations européennes. Autant de raisons qui viennent accroître l'intérêt qui s'attache au travail de M. F. ECKHART,

Dans le numéro de Noël 1928 du *Monde nouveau* (p. 786) M. Daniel A. TOLÉDANO qui était magyarisant au début de sa carrière, dit entre autres ceci :



... Malgré son modeste titre, l'ouvrage constitue un véritable manuel des faits qui ont marqué l'existence de la Hongrie depuis l'établissement des tribus finno-ougriennes dans les vallées du Danube et de la Tisza jusqu'au traité de Trianon. Le texte de M. E. est clair, concis et nous paraît justement distribué entre l'exposé des faits et l'étude critique des causes; il est complété par une abondante bibliographie, occupant en moyenne une page de chacun des neuf chapitres...

M. Henri HAUSER dont la vaste curiosité scientifique et l'activité de publiciste touchent sur bien des points l'histoire de la Hongrie, analyse l'ouvrage de M. Eckhart dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (déc. 1928, p. 567). Voici ses principales constatations :

Il est fort heureux que M. E., reprenant des articles très remarquables de la *Revue des Études hongroises*, nous ait donné cette *Introduction*. C'est plus qu'une « introduction », c'est un brillant résumé de l'histoire de la Hongrie depuis le ix<sup>e</sup> siècle jusqu'au xx<sup>e</sup>; c'est, pour le lecteur occidental un guide à travers cette histoire, liée de si près à la nôtre, et pourtant si mal connue. Aucun bon ouvrage en français n'avait paru depuis celui de Sayous, en 1876.

Celui-ci sera pour les Français un précieux fil conducteur. Les diverses périodes... y sont caractérisées avec une parfaite netteté. Pour chacun des neuf chapitres, une bibliographie abondante et soigneusement mise à jour constituera un instrument des plus précieux, même pour les travailleurs — combien nombreux ! — à qui la langue magyare est inaccessible... Les spécialistes ne seront certainement pas d'accord sur tous les points avec M. E. [Viennent quelques réserves et remarques]... Ces réflexions d'un non-spécialiste ne sauraient diminuer en rien la reconnaissance que nous devons à l'auteur de cette *Introduction*.

La *Revue de Genève* signale dans son numéro de septembre 1928 (p. 1161) en termes excellents l'ouvrage d'Eckhart. Après avoir fait connaître l'économie générale du livre il conclut : « Il faut espérer que l'exemple donné par les érudits hongrois sera suivi et que d'autres monographies, pareillement objectives, viendront faciliter par l'étude du passé la solution des problèmes politiques du temps présent. »

RÉDACTION DE LA REVUE DES ÉTUDES HONGROISES.

OSCAR RANDI. **La Romania Antica e Moderna.** Roma, Casa editrice M. Corra et C. di Luigi Bellini, 8°, 47 (s. d.).

Cet ouvrage à prétentions historiques, écrit sans doute en 1923 ou en 1924, n'est en somme qu'une apologie du régime Brătianu. Mais l'auteur n'avoue pas ouvertement ses intentions, il

préfère affirmer qu'il s'efforce, dans ce livre, d'indiquer à grands traits « quelle a été et quelle sera à l'avenir l'histoire du peuple roumain habitant la région des Karpathes et du Danube ».

Tout naturellement, il commence par la théorie de la continuité daco-roumaine en esquisant l'histoire de la formation de la Dacie de Trajan. La Dacie est le lieu de naissance de la langue et du peuple roumains et la conquête de Trajan marque la date de cette naissance. L'avis contraire est dû, selon l'auteur, au sentiment hostile de certaines nations étrangères ; il ne vaut même pas la peine qu'on s'y arrête. Ainsi se trouve écarté, d'une façon péremptoire, tout ce vaste ensemble de problèmes linguistiques, ethniques et historiques que soulève la théorie daco-roumaine et qui occupe depuis près d'un siècle le monde des historiens et des linguistes lesquels, à moins d'être des Roumains, ont conclu le plus souvent en faveur de la thèse contraire. M. RANDI, « faute de place », renonce de son côté à remplir l'espace formidable de mille ans qui s'étend depuis l'empereur Aurélien jusqu'à Béla III, roi de Hongrie (1173-1196).

C'est avec la même légèreté que l'auteur passe sous silence la Réforme calviniste de la Transylvanie hongroise. Il supprime tout simplement ce mouvement spirituel qui pourtant a grandement contribué à sauver la vie roumaine de la slavisation totale : le calvinisme des princes hongrois a introduit la langue roumaine dans la vie religieuse roumaine. Les calvinistes hongrois firent imprimer les premiers livres roumains et jetèrent ainsi les bases de la littérature roumaine. L'auteur semble ignorer que le premier livre roumain qui a été conservé jusqu'à nos jours fut publié en Transylvanie, à l'instigation et aux frais d'un seigneur hongrois : Ferenc Geszthy, en 1582 et que la première traduction complète du Nouveau-Testament parut à la Cour du prince de Transylvanie, Georges I<sup>er</sup> Rákóczy, à Gyulafehérvár (Alba Julia) aux frais du prince lui-même (1648). Tout cela est passé sous silence de même que nous n'entendons jamais parler de la florissante et puissante principauté hongroise de Transylvanie, dans le cadre de laquelle les Roumains ont vécu une bonne partie de leur histoire.

Cela étant, nous ne sommes pas étonnés de lire chez M. Randi que la Dacie fut entièrement latinisée par les Romains. Est-ce pendant les cent-cinquante ans que dura leur domination ? Or, dans des conditions plus favorables, avec l'aide des moyens puissants de la vie moderne : chemins de fer, postes, service militaire, instruction obligatoire, presse, les régimes prussien, autrichien et russe ne sont pas parvenus à dénationaliser la nation polonaise

pendant le même laps de temps. La latinisation rapide de la Dacie est d'autant moins probable que les colons et habitants de cette province provenaient « ex toto orbe romano », selon un auteur contemporain. D'ailleurs les attaques des peuples barbares voisins, et parmi ceux-ci celles des Daces restés libres, ne laissent point de temps au régime romain pour l'assimilation pacifique. En 167 après J.-Chr. les mineurs de Verespatak enfouirent devant les envahisseurs barbares leurs documents importants, les fameuses tablettes de cire de Verespatak ; or ces tablettes ne furent retrouvées qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui prouve que même les mines de Transylvanie, ces grandes sources de richesse de toutes les époques, furent abandonnées par la population. En 244, l'empereur Philippe l'Arabe est obligé de quitter les solennités du millénaire de Rome pour courir à la défense de la Dacie, ravagée par les Carpes.

D'autre part, l'expression médiévale *Roum-Ilî* (terre des Romains) ne se rapporte pas, comme l'auteur le prétend (p. 8), aux ancêtres romains : c'est le nom que les Arabo-Turcs donnèrent au pays des empereurs byzantins, qui se rétrécit de plus en plus. Cette appellation survit d'ailleurs encore aujourd'hui, sur le même territoire, dans le nom de la *Roumélie*.

Quant au nom de *Dobroudja*, l'auteur n'est pas mieux renseigné. Contrairement à ce qu'il prétend, ce nom a conservé le souvenir du règne d'un prince bulgare *Dobro(titch)*, contemporain de Louis d'Anjou, dit le Grand [1342-1382], roi de Hongrie.

On lit avec stupeur cette affirmation que, si l'assimilation des Saxons par les Hongrois n'a pas réussi, il faut en rechercher la cause plutôt dans les conditions géographiques que dans les tolérances politiques des Hongrois. En réalité, la Hongrie a toujours respecté l'individualité et la culture du peuple saxon dont les privilèges octroyés par le roi André II [1205-1235], ne furent abolis que par la constitution roumaine de 1923.

Les affirmations de l'auteur, concernant le vocabulaire roumain, sont dénuées de tout fondement. L'élément latin est loin d'atteindre 75 %, comme le veut M. RANDI. « Rares sont les mots d'origine germanique et magyare » (p. 10), continue-t-il avec la même légèreté dans ses affirmations. En réalité, on n'a pas découvert jusqu'à présent un seul mot d'origine germanique dans l'ancien trésor de la langue roumaine<sup>1</sup> ; et c'est là précisément un des côtés faibles de la théorie de la continuité daco-roumaine. Si

1. Les tentatives de MM. BOGREA et DICULESCU pour démontrer la présence d'éléments vieux-germaniques en roumain ont abouti à un échec complet.

les Roumains avaient toujours vécu sur le territoire qu'ils occupent actuellement. Les langues gothique et gépide n'auraient pas manqué de laisser leur empreinte dans leur langage. Par contre, les mots d'origine hongroise sont très nombreux en roumain<sup>1</sup> et non seulement dans le roumain de Transylvanie et du Banat, ainsi que veut bien l'accorder M. Rándi, mais encore dans la totalité du daco-roumain, à Bucarest, à Craiova, comme à Beszterce (Transylvanie). Roum. *chip* < magy. *kép* ; roum. *chin* < magy. *kin* ; roum. *bântui* < magy. *bánt* ; roum. *făgădui* < magy. *fogad*, etc., sont des vocables généralement répandus et même dans la Patenôte on rencontre *mântuește* dérivé de magy. *ment* « sauver », et *vicleanul* dérivé de magy. *hitten*. Ce sont là des faits patents, connus et cités aussi par les savants roumains.

Notre étonnement grandit, à la page suivante, lorsque nous lisons que, dans la Roumanie d'aujourd'hui les catholiques constituent une minorité à peine appréciable. « Ce sont les vrais catholiques de l'ancien Royaume — soit 100.000 hommes — et les uniates de Transylvanie, soit 1.200.000 hommes. » Nous demandons ce que M. Rándi a fait des évêchés catholiques romains de Gyulafehérvár, de Csanád-Temesvár, de Nagyvárad, de Szatmár et de leurs fidèles ?

Il n'est pas vrai que les voïvodies roumaines toujours ont été autonomes (p. 14), de même qu'il n'est pas exact qu'aucun Roumain ne s'est laissé convertir au mahométisme. On peut lire par exemple, dans tout manuel d'histoire roumaine, que le voïvode Petru Rareș, et son successeur qui régnaient en Moldavie au xvi<sup>e</sup> siècle, embrassèrent l'islam. Quelque temps après, Mihnea, voïvode de la Muntenia devint musulman à son tour !

Le souvenir de Rome, l'idée de la latinité n'a pénétré dans la vie intellectuelle roumaine que par l'intermédiaire des Roumains étudiant à l'étranger au cours des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles. Quant au mot *latin*, il n'est entré dans le lexique du villageois roumain que depuis 1700 environ, sous l'influence du mouvement unificateur parti de Rome ; il sert à désigner ironiquement les Roumains qui ont adopté le rite romain et qui sont détestés par l'autre moitié du peuple.

C'est une erreur, d'autre part, de chercher dans les noms de lieux tels que *Râmnic*, *Romanași* la preuve de l'origine romano-latine. M. Iorgu IORDAN a établi (*Rumänische Toponomastik*, II, 218) que

1. Cf. la littérature citée par C. Tagliavini, *Rev. Et. Hongr.*, 1928, [t. VI.], pp. 16-17, et par L. Trembl. *Ung. Jahrb.*, 1928.

*Râmnic* est d'origine slave et qu'il faut y voir le dérivé d'un radical vieux bulgare *ryba* « poisson » : slave *rybnic* « poissonnière » a donné régulièrement *râmnic* en roumain.

Dès lors, il est absolument faux de prétendre (p. 15) que les Roumains attachés de toute leur âme à l'idée romaine, avaient à subir les attaques étrangères tendant à détruire jusqu'au souvenir de la domination romaine. C'est le contraire qui est vrai. Ce sont : le chanoine hongrois de Gyulafehérvár, Jean de Megyericse, recueillant vers 1500 les inscriptions romaines, le chroniqueur Bonfini, historien du roi de Hongrie, lançant le premier la théorie de la continuité roumaine depuis Trajan jusqu'aux Roumains de son époque ; ce sont, en somme, les humanistes hongrois qui favorisèrent l'expansion de ces idées nébuleuses et romantiques sur l'origine romaine ; elles se répandirent d'abord dans les classes intellectuelles, et, plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, par la voie de l'école même, parmi les classes populaires qui n'en savaient rien jusqu'alors.

Le mot *rumân* ou *român* quoique remontant au lat. *romanus* n'avait pas conservé davantage le souvenir de l'origine romaine, puisqu'on sait que, vers 1600, en Valachie, il n'y avait que les serfs qui portaient ce nom, tant était effacé le souvenir de l'origine romaine !

Transylvanie, Dobroudja seraient, selon M. Randi (p. 15), des noms artificiels, fabriqués par les étrangers et imposés de force aux Roumains. Nous avons déjà vu le cas de Dobroudja. Quant à Transylvanie, il est certain que ce nom n'est que la traduction latine du nom hongrois de *Erdély* < *Erdöelwe*, due à la Chancellerie royale hongroise, et que ce nom s'est répandu parmi les intellectuels roumains humanisants sans pourtant qu'ils aient été obligés de l'accepter. Le peuple lui-même n'emploie que le mot magyar passé en roumain et modifié selon les lois phonétiques roumaines : *Ardeal*, ce qui montre qu'il est puéril de parler à ce propos de mesures coercitives. Tout ce qu'on peut conclure au sujet de ce nom, c'est que les Roumains n'ont pas et n'ont jamais eu de nom autochtone pour la désignation du pays transylvain, où ils prétendent vivre depuis l'époque romaine.

Il est faux que, dans les villes de Transylvanie, les Roumains soient en minorité parce que le régime hongrois tenait les Roumains continuellement à l'écart de la vie citadine. La cause véritable de ce fait historique, l'auteur l'indique lui-même (p. 19) en parlant de l'« indole montanara » de la population roumaine. A quoi aurait-il pu servir à ce peuple de bergers alpestres d'habiter dans des villes médiévales étroitement entourées de murailles ?

Nous enregistrons par contre un aveu spontané de l'auteur sur la réforme agraire : « *L'operazione di giustizia economica, e in parte anche politica.* » Voilà précisément une thèse qui contredit légèrement celle de M. Titulescu !

Quant à la question des minorités, selon M. Randi, ce problème cessera un jour d'inquiéter l'opinion puisque le moment n'est pas éloigné où tout le monde sera Roumain en Roumanie ! Pour le moment, « les Magyars au caractère inquiet » suscitent des obstacles au déroulement tranquille de ce processus et causent beaucoup d'ennuis à l'Etat Roumain. Et cependant l'Etat Roumain fait preuve de générosité à leur égard, leur accordant toutes sortes de libertés : « ils ont leurs journaux, leurs théâtres, leurs écoles, leurs institutions, leurs conseils municipaux ». Et malgré tout cela on ne peut les faire renoncer à leurs rêveries (p. 22) !

M. Randi semble ignorer que les théâtres hongrois sont obligés de livrer 32 % de leurs recettes à titre d'impôt pour l'entretien des théâtres roumains, que la langue servant à l'enseignement dans les écoles hongroises n'est qu'en partie le hongrois, puisque plusieurs matières sont enseignées obligatoirement en roumain, à partir de l'école primaire et que, même à l'école infantine, l'on doit consacrer une heure par jour à l'enseignement de la langue roumaine aux bébés minoritaires. Il passe sous silence le nombre des écoles supprimées par les autorités roumaines et néglige de rappeler qu'au mépris de l'article 10 du Traité de minorité, conclu entre les principales puissances alliées et la Roumanie, les écoles minoritaires ne bénéficient d'aucun subside de l'Etat. M. Randi signale avec éloge (p. 30) que les gouvernements roumains utilisent pour fonder des écoles, les dons offerts par les paysans roumains. Par contre il ne nous dit rien des villages hongrois, dont les habitants sont tenus de fournir des corvées et des contributions en argent servant à la construction et à l'entretien des écoles roumaines de l'Etat, alors qu'ils entretiennent à leurs frais l'école confessionnelle hongroise. Ou que ne parle-t-il des écoles hongroises du comitat de Csik, étatisées à la suite de procédés fallacieux, où l'on envoie du vieux royaume des instituteurs ne sachant pas un traître mot de hongrois ?

D'ailleurs, dit-il, il serait inutile de favoriser l'élément magyar, puisqu'au premier mouvement du colosse russe, les Magyars viendront d'eux-mêmes aider la Roumanie dans sa lutte... On constate le même esprit humoristique dans cette affirmation de M. Randi, que la nouvelle frontière roumao-hongroise suit une ligne un peu artificielle et perpendiculaire par rapport aux rivières,

uniquement parce qu'on désirait, en la traçant, respecter le principe de nationalité !

Que dire alors de Szatmár, Nagyvárad, Nagyszalonta, Arad, Temesvár, villes purement magyares ou à la grande majorité magyare, situées le long de la nouvelle frontière et passées maintenant sous la domination roumaine ?

On retrouve les mêmes inexactitudes dans les données historiques ; il n'est pas vrai que les seigneurs roumains aient fréquenté les Universités de Padoue et de Pise [!] En réalité, le premier boïar roumain qui étudia à Padoue fut Constantin Cantacuzène, mais il vécut dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. Les Roumains n'allèrent à Rome qu'à partir du xviii<sup>e</sup> siècle, depuis le mouvement d'union. Tout ce que l'auteur raconte des mariages princiers romano-valaques, d'Æneas Sylvius fréquentant chez les Roumains, etc., n'est qu'un bavardage sans fondement.

Si M. Randi a voulu donner, par son livre, une preuve de sa sympathie pour les Roumains, il leur a rendu en même temps un très mauvais service : son livre manque de solidité et ne peut qu'éveiller la méfiance de la critique à l'égard de tout ce que l'auteur y avance.

(Brassó-Braşov — Transylvanie).

PÉTER ERDÉLYI.

M<sup>me</sup> GERHARDT DE ZIGÁNY. **Essai sur l'œuvre d'Alexandre Petofi, poète et patriote hongrois (1823-1849)**. Besançon, 1927, in-8°, 109 p. (thèse présentée pour le doctorat d'Université).

La thèse que M<sup>me</sup> GERHARDT a présentée devant la Faculté des Lettres de Besançon pour le doctorat d'Université a un grave défaut : elle n'a été tirée qu'à un nombre d'exemplaires si restreint qu'elle n'a pu être mise dans le commerce et qu'elle est dès à présent à peu près introuvable. Et c'est dommage, car elle constitue une excellente initiation à l'étude de la littérature hongroise et du plus représentatif des poètes hongrois<sup>1</sup>. Les premiers chapitres

1. Bien que l'auteur de cette thèse excuse la forme bizarre de ses citations hongroises en alléguant l'insuffisance des imprimeries françaises à rendre les lettres hongroises, rien ne saurait excuser des formes comme celles-ci : *Czïprus Jombock, Szaralem gyongyai* ou *Közoaséje* (pour *közönsége*). D'autre part il est singulier que l'auteur d'un livre de vulgarisation de ce genre ignore l'existence de la magistrale étude de M. János HORVÁTH sur *Petőfi* (1922), le dernier mot de la critique hongroise sur le grand poète, ainsi que les travaux de M. Léopold MÜLLER sur les rapports de *Petőfi* avec la littérature française où le problème de l'influence de Béranger a été définitivement élucidé. (N. d. l. R.)

sont consacrés à la recherche des sources où Petőfi puisa son inspiration : le milieu politique et social et cet enthousiasme démocratique qui exalta la génération de 1848, puis sa vie ardente et tumultueuse, rebelle à toute discipline mais qui sut répondre à l'appel de la patrie ; enfin les influences françaises, dont M<sup>me</sup> Gerhardt suit le développement à travers toute la littérature hongroise, en insistant sur le christianisme, la maison d'Anjou et l'école du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant d'étudier les poésies romantiques que Petőfi aima et surtout Béranger. Vient ensuite une étude — un peu brève, mais délicate et pénétrante — sur les œuvres de Petőfi, poète incomparable de l'amour, de la nature et de la patrie, dramaturge et romancier de moindre envergure. Un dernier chapitre passe en revue les écrivains français qui ont goûté, traduit, étudié le grand poète hongrois : Saint-René Taillandier, Thalès Bernard, H. Desbordes-Valmore, Ch. Chassin, etc. et c'est un de ceux que les lecteurs français apprécieront le plus. Mais ils seront conquis également par tout ce que ces pages dégagent d' « admiration » et d' « amour » pour l'illustre guerrier et le sublime poète qui sut unir d'une manière éclatante le patriotisme à l'amour de l'humanité. « C'est par la poésie de Petőfi que la nation magyare se sent toujours une. Il est l'incarnation vibrante de la Hongrie éternelle. »

(Université de Besançon).

LOUIS VILLAT.

**LUDOVICO FRATI. Catalogo dei manoscritti di Luigi Ferdinando Marsili** conservati nella Biblioteca Universitaria di Bologna. Firenze, Leo S. Olschki, Editore, 1298, in-folio, 162 p.

Le catalogue de M. L. FRATI était prêt déjà avant la guerre et devait être publié par l'Académie Roy. de Bologne. En effet dans *l'Indice dei Cataloghi della R. Biblioteca Universitaria di Bologna* imprimé en 1915, on lit (N° 24 p. 3) : « Si spera che questo catalogo sarà presto pubblicato a cura della R. Accademia dell' Istituto delle Scienze per le feste centenarie che si preparano in onore del MARSIGLI e a commemorazione della fondazione dell' Istituto ». Maintenant, grâce à l'intérêt que porte M. Olschki à tout ouvrage bibliographique de valeur, l'excellent catalogue de M. L. Frati a pu voir le jour dans la revue *La Bibliofilia* (XXVII-XXX) ; un certain nombre de tirages à part en a été mis en commerce.

Si je signale dans cette revue le catalogue de M. Frati, c'est à cause de l'importance — d'ailleurs connue depuis fort longtemps — que les manuscrits du Comte MARSIGLI ont pour l'his-



toire de la Hongrie. En effet, après les études des historiens hongrois Szilády (1867), Beliczay (1881), Thaly (1892), Áldássy (1893), M. VERESS (qui a pu étudier pendant plusieurs mois les manuscrits à la Bibliothèque de Bologne) a dressé un catalogue de ceux qui ont de l'intérêt pour l'histoire hongroise (*A bolognai Marsigli-iratok magyar vonatkozásai*, Budapest, 1906). Néanmoins ce catalogue est bien loin d'être parfait ; M. Veress n'a pas vu tous les manuscrits de ses propres yeux ; dans plusieurs cas il n'a fait que choisir les indications qui se référaient à la Hongrie et qui se trouvaient déjà, à tort ou à raison, dans les deux catalogues des manuscrits Marsigli de la Bibliothèque Royale de Bologne, c'est-à-dire l'*Indice di gran parte de' manoscritti esistenti nel l'Armario, e massime di quelli che sono legati con pelle di porco alla maniera tedesca* (Mss, lat. 417 cf. *Indice dei Cataloghi* etc. N. 21) et *Catalogo, o sia Inventario de' codici manoscritti, mappe ed altri recapiti non impressi donati dal generale Conte L. F. Marsigli all'Ecc. Senato, a riforma e ampliamento dell' Inventario registrato nella donazione* (Mss. lat. 421 et copie, revue et augmentée Ms. lat. 595).

M. Ludovico Frati, bien connu pour ses travaux bibliographiques et littéraires, vient de nous donner un catalogue qui est bien meilleur et plus complet que les autres. En effet M. Frati, maître des méthodes bibliographiques modernes, et travaillant sans hâte, a pu corriger nombre de fautes ; il a découvert plusieurs lettres et manuscrits, et enfin il a fourni le titre exact et complet de chaque pièce. Son catalogue est riche de 146 numéros, excepté les manuscrits Marsigli qui se trouvent par-ci par-là dans la Bibliothèque. Je crois que dans cette seconde partie on aurait pu augmenter sans difficulté le nombre des manuscrits ; je note aussi que quelques papiers, mêmes autographes, du Comte Marsigli ont dû échapper à la perspicacité de M. Frati. Du moins j'en connais un petit nombre que je ne vois pas dans son catalogue. Il était presque inévitable que même M. Frati répète parfois quelques fautes des catalogues précédents, par ex. page 122, parlant du Ms. 116 (*Lexicon Wallachicum Hungaricum et Latinum*) il dit « Opera rimasta incompleta ». Au contraire : le dictionnaire est complet. Qu'on veuille bien se référer à ce que j'ai écrit à ce sujet dans mon étude *L'influsso ungherese sull'antica lessicografia rumena*, dans cette même revue, t. VI, 1928.

Un index très soigné (pp. 143-162) mis à la fin du volume sera très utile à tous ceux qui désireront pêcher dans le *mare magnum* des Manuscrits Marsigli.

(Université de Budapest).

CARLO TAGLIAVINI

Les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise. Directeur : Louis F. FÖRTI. **Les maîtres conteurs hongrois**. Traduit par Louis F. FÖRTI et Georges DÉLAQUYS. Budapest [1928], Librairie française, IV. Irányi-utca 18, 8<sup>e</sup>, 171 p.

Disons-le franchement : ce recueil se présente avec quelque maladresse, et l'introduction ainsi que les notices risquent de lui faire tort. Elles manquent de discrétion par l'abus de la formule « nous », « notre », qui tantôt désigne les Hongrois en général, tantôt les gens de la ville ou les personnes cultivées. Le ton en est tellement emphatique qu'il en devient creux, quand ce n'est pas incorrect (p. 109 « vérisme impressionnant »). Le lecteur étranger ferait volontiers grâce de cette grandiloquence abstraite pour avoir, au contraire, quelques données biographiques précises accompagnées de jugements pondérés et clairs qui lui permettraient de s'y reconnaître<sup>1</sup>.

On doit d'autant plus regretter cette présentation que l'ouvrage a des qualités de fond fort sérieuses. Aucun des récits choisis ne laisse indifférent ; tous sont riches d'observations pénétrantes et conduits avec une sûre habileté qui tient le lecteur en haleine. De plus, ils offrent une agréable variété de sujets, sans que cette variété aille jusqu'à la dispersion, puisque cinq d'entre eux sur neuf se rapportent à l'esprit du paysan, de l'homme de la terre, saisi dans différents aspects. Cependant quelques choix ne se justifient pas pleinement : la *Grisaille* de KOSZTOLÁNYI est-elle une de ses œuvres les plus achevées ? Pourquoi, surtout, clore le recueil par la *Patience de Grisélidis* ? Le sujet n'en est pas hongrois, il est rebattu ; AMBRUS tente bien de le rénover, mais avec tant de fatuité et si peu de souriante élégance que cette nouvelle ne le met pas dans un jour favorable.

De la traduction même, les auteurs se sont tirés à leur honneur, et leur français a des mérites fort appréciables ; il est en général correct ; il échappe bien de ci, de là quelques tournures difficiles ou quelques termes impropres, mais rien qui soit choquant. Leur style est de plus assez fidèle, surtout dans les œuvres que l'on pourrait appeler classiques : visiblement les traducteurs ont une préférence pour celles-ci, et leur style se ressent de cette affinité. On serait tenté de le trouver trop sage ; il étend un peu d'uniformité

1. Celui qui a rédigé la notice sur KOSZTOLÁNYI n'a certainement pas lu le roman *Édes Anna* de cet auteur, autrement, il n'aurait pas traduit le titre (nom d'une servante) de ce beau roman par *Anne, la gentille* !

mité sur des œuvres très dissemblables et ne marque pas suffisamment la différence qui sépare MÓRICZ, par exemple, de HERCZEG. Terminer sur une critique serait pourtant injuste ; car ce recueil, par un choix en général judicieux et une traduction très honorable justifie, en bonne partie, la confiance de ses auteurs.

(Chambéry).

J. G.

---